

IDENTITÉ

« Bonjour, quel est ton pronom ? »

« She/her », « il/lui », « iel »... les personnes transgenres indiquent sur les réseaux sociaux les pronoms par lesquels elles souhaitent être désignées. Par solidarité, des femmes et des hommes adoptent cette innovation langagière venue des États-Unis

Pascale Krémer

En français ou en anglais, de drôles de mentions apparaissent, ces temps-ci, dans les « bios », ces quelques lignes de présentation sur les réseaux sociaux. Dans les signatures de mails, également, comme sur les cartes de visite ou les badges accrochés aux sacs à dos des étudiants. « il/lui », « they/them », « elle/elle », « she/her/hers », « il/they », « il/elle » : toute une flopée de pronoms personnels sujets et compléments (et d'adjectifs possessifs) s'affichent. Sur son compte personnel Twitter, la vice-présidente des États-Unis, Kamala Harris, précise les siens, du genre féminin : « she/her ».

Déroutant, à première vue... Pourquoi ce besoin soudain d'exposer les pronoms que l'on souhaite voir utilisés par ceux qui parlent de nous ou s'adressent à nous ? Question de genre. Plus précisément de hiatus entre identité de genre et expression de genre. Et de solidarité entre personnes transgenres ou non binaires et personnes cisgenres. Pardon ? On vous l'accorde, il y a de quoi se perdre dans ce vocabulaire tout neuf de la transidentité que les dictionnaires n'ont pas eu le temps d'intégrer. Qui emploie encore l'adjectif « transsexuel » trahit d'ailleurs son âge : trop médical, il renvoie à une transition physique qui n'est plus nécessairement souhaitée. « Vous voulez que je vous envoie la nomenclature du langage inclusif ? », nous propose-t-on aimablement avant interview...

Mais revenons à nos pronoms. Les personnes transgenres (dont le genre ressenti diffère du sexe de naissance) ou non binaires (qui ne s'identifient ni au genre masculin ni au genre féminin) ont besoin d'indiquer à leurs interlocuteurs de quelle manière, donc avec quels pronoms, ils peuvent les désigner sans commettre d'impair – au masculin, au féminin ou de façon neutre. Car l'apparence physique (« l'expression de genre », disent les concernés) peut se révéler trompeuse, ne pas correspondre à l'identité de genre – le genre auquel la personne s'identifie. Bref, impossible de deviner qui est homme, femme, encore moins non-binaire, en jetant un coup d'œil à la photo d'un profil sur les réseaux sociaux.

« Ce qui est premier, c'est l'autodétermination, la manière dont on se définit », assure Charlie, alias « Météolol », 23 ans, grand échalas aux longs cheveux bouclés. Né fille, désormais « homme trans », ce scénariste diplômé d'un master d'études de genre s'est librement choisi pour pronoms « il/lui » en français, « they/them/he/him » en anglais. « Au début de ma transition, j'ai mis mes pronoms sur Twitter pour signifier que j'attendais qu'on s'adresse à moi comme à un homme, que je n'étais pas forcément ce qu'on voyait. Quand je me présente dans une réunion, je dis que je suis Charlie, que j'utilise le pronom "il" et les accords au masculin. » Que veulent dire, alors, ces pronoms anglais pluriels « they/them » ? Dans le monde anglo-saxon, ils ont été préemptés par les personnes non binaires en quête de neutre, déco-de-t-on pour nous. « Je me reconnais de moins en moins dans la binarité genrée », conclut Charlie.

Le hic, c'est que, dans ce monde imparfait, exposer ses pronoms revient à s'exposer tout court. Alors, pour limiter stigmatisation et harcèlement en ligne, du soutien arrive, côté cisgenre : nullement concernées par la transidentité, des personnes à l'aise avec leur genre de naissance tentent de banaliser cette communication des pronoms en adoptant la pratique. Comme Justine, 21 ans, étudiante en éducation spécialisée, qui se définit d'un « she/her » sur Twitter : « Je mets mes pronoms en avant parce que certains, que cela dérange dans leur confort, reprochent aux personnes trans de le faire. » Ingénieure et docteure en chimie des matériaux, Gala Chevallier, 26 ans, @GalaMolecules sur Twitter, s'y présente comme « elle/she/her ». « Je suis "cis", précise-t-elle, mais j'ai vu sur Twitter des amis transgenres qui avaient affiché leurs pronoms se prendre des remarques transphobes... Ajouter ses pronoms à sa bio, c'est faire en sorte que les personnes trans pour qui cela peut être très important soient moins ciblées. Cela crée un effet parapluie. »

Cela confère même un « sentiment de sécurité » à Kelsi Phung (« they/them » en anglais, « iel » en français, contraction d'« il » et « elle »), 27 ans, activiste non binaire qui réalise des films d'animation : « J'ai travaillé avec des producteurs cisgenres qui indiquent leurs pronoms dans leur signature professionnelle, en bas des mails, par respect. Cela nous montre qu'ils sont un minimum renseignés sur l'identité de genre, qu'ils ne nous mégenreront pas. » Etre mégenré ? Autre invention lexicale : se voir attribuer un genre erroné. « Que ce soit par malveillance ou par maladresse, c'est une claque », décrypte Karine Espineira, sociologue des médias et femme transgenre. Pour une personne en début de parcours de transition, cela représente un retour en arrière.

Et même une violence, lorsque cela se répète. C'est lui dire : je ne te reconnais pas tel que tu affirmes être. »

D'où la publicité faite aux pronoms. Né dans les milieux militants gay et trans, l'usage se répand chez les féministes, les étudiants en sciences sociales et, plus largement, dans la génération du millénaire. « Il déborde du cadre militant, selon Arnaud Alessandrin, sociologue à l'université de Bordeaux. On observe un glissement de soutien, une prise de conscience que les questions d'identité de genre concernent tout un chacun. Très clairement, cela vient des États-Unis. » Dans les années 1950, la notion d'identité de genre y a émergé. Soixante-dix ans plus tard, des badges portant pronoms ou « Ask about my pronouns » (« Demandez-moi mes pronoms ») sont distribués dans certaines universités, à la rentrée, ou fièrement arborés par les serveurs des cafés branchés.

« J'ai mis mes pronoms sur Twitter pour signifier que j'attendais qu'on s'adresse à moi comme à un homme, que je n'étais pas forcément ce qu'on voyait »

Charlie,
23 ans, scénariste

Une Journée des pronoms (International Pronouns Day) est célébrée fin octobre. Succédant à « Google » et « Web », le pronom neutre « they » a été élu « mot de la décennie » (2010-2020) par l'American Dialect Society, qui scrute l'évolution du langage. Lorsqu'ils sont sondés, la moitié des Américains de moins de 35 ans considèrent le genre comme un continuum plutôt que comme une notion binaire (étude Fusion's Massive Millennial Poll, 2015). Si demande leur est faite de se situer sur ce continuum, ils évoquent une cinquantaine d'identités de genre distinctes.

« Le mouvement transgenre a pris de l'ampleur aux États-Unis à partir de 2006, grâce aux jeunes trans, résume Karine Espineira. Puis, au milieu des années 2010, on a assisté à l'explosion médiatique du sujet de la non-binarité, avec des coming out de pop stars, ou de leurs enfants. Une nouvelle terminologie s'est diffusée dans toute la société. » Rachel Levine, la ministre adjointe de la santé tout juste nommée par le président Joe Biden, est une pédiatre transgenre. Sur la page contact du site de la Maison Blanche, on peut sélectionner les pronoms neutres « they/them » et le titre de civilité « Mx », pour échapper au dilemme « Mr » ou « Mrs ».

La France est à 3 000 milles marins de tout cela, de l'autre côté de l'Atlantique. « Le genre est omniprésent dans la langue française, remarque Eric Fassin, sociologue au département d'études de genre de l'université Paris-VIII. Dès l'école primaire, c'est tout l'apprentissage des accords, surtout à la première personne. A chaque phrase, on doit décliner son identité de genre. Et pour l'éviter, c'est un véritable gymkhana. » Le pronom personnel neutre (comme le « they » anglo-saxon employé au singulier, ou le « hen » suédois) n'existe pas, « on » ayant d'autres fonctions. D'où les néologismes « iel », « ielle » (ou « ille, ul, uille, ol, olle, ellui, ael, aelle... »), encore très peu usités.

Si la langue française fait barrage au « trouble dans le genre », comme le nomme Eric Fassin, citant l'essai de la philosophe américaine Judith Butler (La Découverte, 2005), ces questionnements prennent de plus en plus d'importance, à l'en croire. « C'est la fin de l'évidence qu'on veut croire naturelle. Avec le pacs, puis le mariage pour tous, les nouvelles générations ont pu constater qu'il n'y a pas une nature des choses immuable. Les générations précédentes ont expérimenté dans le domaine de la sexualité, celles d'aujourd'hui explorent leur identité de genre. » En novembre 2020, 22 % des 18-30 ans interrogés par l'IFOP pour Marianne affirmaient ne pas se reconnaître dans les catégories homme ou femme.

Transidentité et non-binarité diffusent leurs innovations langagières. Se fraient aussi un chemin dans les médias, les séries, le showbiz. Et jusqu'en politique. Elue en juin 2020 maire de Tilloy-lez-Marchiennes, dans le Nord, Marie Cau, femme transgenre, s'est émue de devenir « symbole d'une normalité possible ». « La honte a changé de camp, note Arnaud Alessandrin. Au printemps 2019, l'agression, à Paris, de Julia Boyer, une jeune femme trans, a marqué une rupture. L'opinion l'a majoritairement soutenue. Les discriminations transphobes sont pénalisées depuis 2016, des formations apparaissent dans les rectorats, les associations se multiplient... » Mais la visibilité se paie, tempère-t-il, d'une hausse du cyberharcèlement. « Et la transphobie reste élevée dans notre pays. J'ai observé, à Bordeaux, que 88 % des personnes trans avaient subi au moins un acte de transphobie dans la rue, durant l'année 2018. »

En décembre 2020, Fouad, élève transgenre de terminale, a mis fin à ses jours, deux semaines après un différend avec la direction de son lycée lillois, qui s'opposait à sa venue en jupe. Andréa Valienne, responsable du « pôle trans » à l'Inter-LGBT, qui organise la Marche des fiertés, mesure le gouffre entre « les médias et le terrain » : « Les sphères sont assez étanches... » Confusion des genres, androgynie reine, négation de la biologie, suprématie du ressenti, mode, lubie, surenchère délirante du politiquement correct : mettre en avant ses pronoms ou le hashtag #pronounsday sur Twitter suscite un monceau de réactions, souvent peu amènes. « On n'est pas tous obligés d'aller communier à la chapelle des foldingues LGBT », a rétorqué un internaute au message de Gala Chevallier justifiant sa démarche solidaire. L'« effet parapluie » censé protéger ses amis trans ne lui a pas épargné l'averse.

« L'inclusif-ve » est un principe typographique mis au point par Tristan Bartolini, lauréat du Prix Art Humanité, au campus de la Haute Ecole d'art et de design de Genève. Il s'inspire des néologismes créés par l'écriture inclusive et crée de nouvelles lettres, mélanges du masculin et du féminin. TRISTAN BARTOLINI

